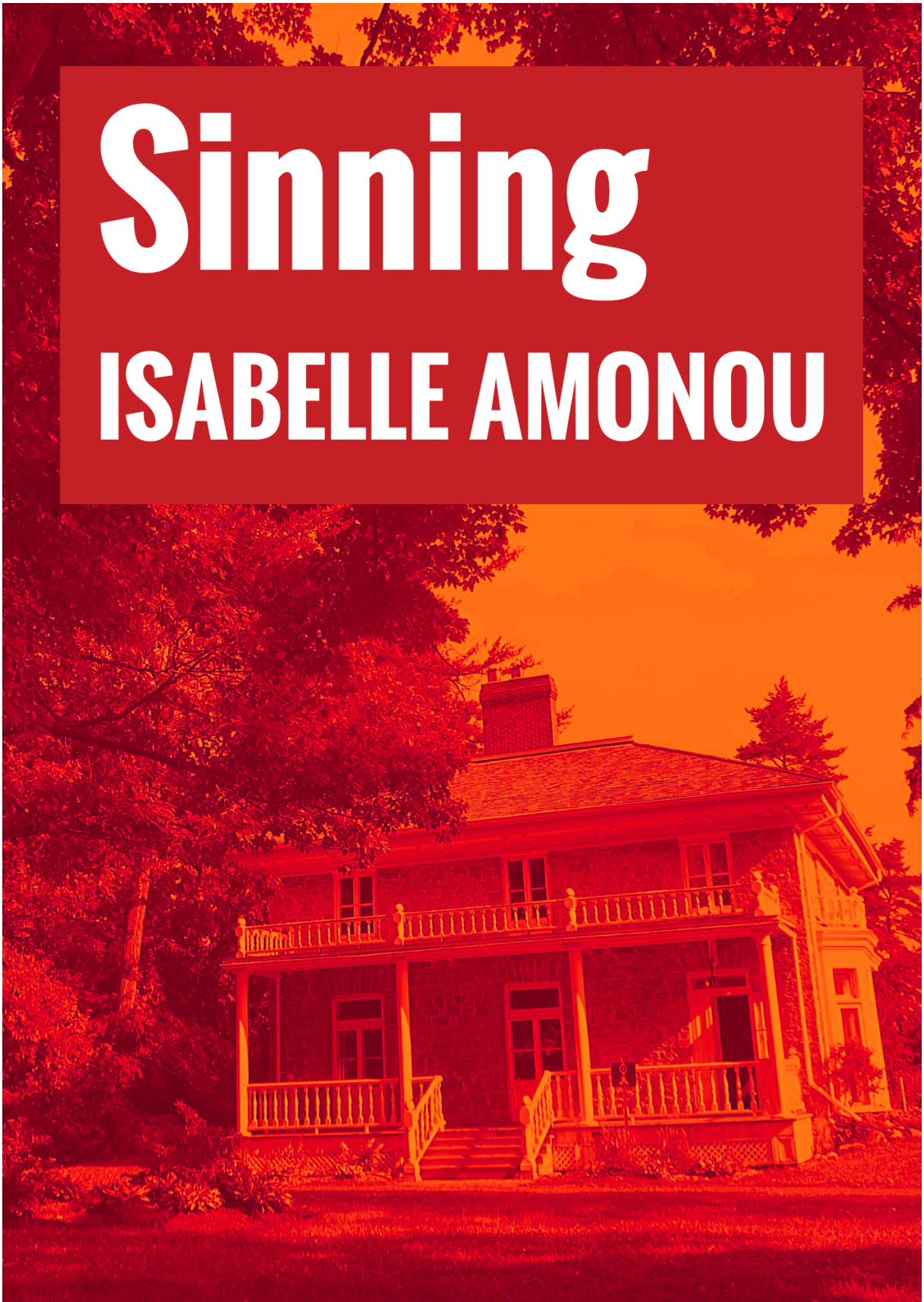


Sinning

ISABELLE AMONOU





«Sinning» est une nouvelle écrite par l'autrice française Isabelle Amonou dans le cadre de la Résidence fantastique à la Maison Fairview en novembre 2019.

Un partenariat du Salon du livre de l'Outaouais avec l'Ambassade de France au Canada, la Ville de Gatineau et l'Association des auteurs et auteures de l'Outaouais.

Pendant son séjour en Outaouais, Isabelle Amonou était jumelée à l'auteur Raymond Ouimet. Ils travaillent actuellement sur un projet commun d'écriture.

À propos de l'autrice

Née en 1966, Isabelle Amonou a grandi dans sa ville natale de Morlaix, en Bretagne. Après avoir étudié à Rennes, elle s'y est installée pour vivre et travailler comme ingénieure dans les télécommunications puis s'est spécialisée dans le domaine des brevets d'invention. Plus tard, elle a entrepris en parallèle des études de Lettres. Elle aime l'écriture et les chats noirs. Les blancs aussi, d'ailleurs...

Depuis 2004, elle écrit des romans et nouvelles noirs, policiers ou d'anticipation. L'autrice est membre des collectifs *Calibre 35* et *L'assassin Habite dans le 29* et des ateliers d'écriture de *L'escalier*.

Son dernier roman, *Insularités* (éditions Goater Noir, 2019), qui mêle des éléments historiques à une intrigue familiale et criminelle insulaire, a été présenté aux salons du livre de Paris, Rennes et Morlaix.

Bibliographie

Elle a notamment publié *Morts Fines à Morlaix* (An Tu All Ar Mor, 2005 – prix du Goéland masqué 2005), *Val sans retour* (Coop Breizh, collection Léo Tanguy, 2010), *Dernière Partition* (Belle Lurette, 2014), *Insularités* (éditions Goater Noir, 2019), ainsi que *Question de sur-vie*, à «quatre mains», avec Michel Dréan (éditions Chemin Faisant, 2018).

Premier jour.

La nuit est tombée, et avec elle une dizaine de centimètres de neige. Dans la salle de réception de la maison Fairview, Sophie a posé ses valises. Pas le courage de les défaire ce soir.

Elle n'est plus tout à fait sûre d'avoir fait le bon choix en acceptant cette résidence d'écriture aux antipodes de sa confortable petite maison rennaise.

Un coup d'œil sur son portable : Rennes, +13° ; Gatineau, -13°.

Quand ses hôtes l'ont quittée, quelques minutes plus tôt, après un chaleureux verre d'accueil pris à cinq sur un coin de la table du grand salon qui pourrait faire ripailler une bonne trentaine de convives, elle a eu la tentation irrationnelle de courir derrière eux, et de s'engouffrer dans l'une des voitures qui quittait le parking enneigé.

Elle considère la bouteille de vin presque terminée sur la table. Elle n'est pas très portée sur l'alcool, mais ce soir, il lui semble que cela lui fera du bien.

Le verre à la main, elle déambule dans les méandres de la maison. C'est une grande résidence bourgeoise qui comporte une dizaine de pièces sur deux étages. Au rez-de-chaussée, salle à manger immense et cuisine à l'avenant. Plafonds très hauts, boiseries et parquets. Dans le grand hall, une plaquette explique comment Richard William Scott – à ne pas confondre avec Walter - a construit dans les années 1860 cette résidence estivale de style néoclassique qu'il nomma *Fairview* en raison du panorama qu'elle offrait sur la rivière des Outaouais et les édifices du parlement de la capitale fédérale du Canada.

Bien joué, Scott.

Une porte mène à une cave prometteuse et inquiétante dont elle remet une visite plus détaillée au lendemain.

Un escalier monumental dessert l'étage. Boudoir cosy. Chambre douillette. Petit bureau bien équipé. Tous les meubles sont anciens, boisés, impeccables. Elle reste en arrêt devant le tableau de fusibles. Interloquée. Elle n'en a jamais vus de cette taille.

Avant de se coucher, elle admire le parc depuis les fenêtres du boudoir. Des formes se dessinent sur les baies vitrées. Quelques flocons tombent paresseusement. Tout est calme sur le sentier lumineux. Elle a lu quelque part que la mairie a investi massivement, dans les années 2010, dans un éclairage public de qualité et une sécurisation des accès, pour rendre le domaine moins dangereux. Il n'y a rien à craindre ici.

Sophie n'est pas une trouillarde. Même si cette demeure, trop grande pour elle, évoque quelques films d'horreur qui lui reviennent en force. Même si l'inhabituelle présence ouatée de la neige enveloppe les alentours d'un silence d'outre-tombe.

Une silhouette emmitouflée traverse le parc, précédée d'un chien. Un peu plus loin, une forme indistincte se tient à l'écart du halo du lampadaire. Trop immobile pour être humaine. Les arbres prennent parfois la nuit des allures étranges. Surtout quand ils sont couverts de neige.



Deuxième jour

Sophie se réveille de bonne humeur, s'étire avec volupté sous la couette douillette. La perspective d'une journée complète de liberté dans une ville inconnue la grise.

La proposition de résidence d'écriture est tombée à pic : un mois loin de chez elle, de son travail alimentaire et fastidieux, de sa mère abusive, du mal-être dans lequel elle a sombré depuis... Un mois d'évasion et d'écriture à 5000 kilomètres de chez elle. Une chance inespérée de libérer une créativité étouffée par les exigences du quotidien et l'accident qui l'a éprouvée.

Elle prépare un café dans la grande cuisine au charme suranné : les meubles d'époque ont été conservés, mais complétés par des éléments modernes. Le café est bon. Elle le sirote dans le grand salon, assise au pupitre positionné devant la baie en saillie. Vue magnifique sur le parc.

Toute autre que Sophie serait terrorisée dans une telle bâtisse à l'écart de la voie publique, sur un vaste domaine boisé. Mais pas Sophie. Le métier de Sophie c'est de faire peur aux gens. Pas l'inverse.

Avant la séance d'écriture, une deuxième exploration de la maison s'impose. Elle sent confusément que la demeure peut libérer des choses en elle. Que l'inspiration est à portée de main.

— Monsieur Scott, est-ce que vous accepteriez de me faire visiter la propriété ?

Ses mots résonnent plus fort qu'elle ne l'avait pensé, mais le fantôme de Scott refuse de l'accompagner dans sa déambulation. Sophie rit de sa propre bouffonnerie. Personne ne la regarde ni ne l'écoute, autant en profiter.

Elle descend donc seule l'escalier lugubre qui mène à la cave dans laquelle ronronne la fournaise. Mal assurée, elle s'engage dans la partie la plus obscure, sur la droite. Elle doit utiliser son téléphone portable pour en éclairer les recoins. Tout au fond, une petite porte fermée d'un verrou. Elle hésite à l'ouvrir. Se morigène. Éclate de rire quand la porte cède en découvrant une volée de marches dans un espace borgne de deux mètres carrés à peine. Un cachot ? Avec un escalier ? Pour son écriture, c'est parfait.

Un peu plus tard dans le bureau, elle installe son ordinateur, son écran, aligne ses cahiers et ses crayons. Fait quelques recherches supplémentaires sur la maison. Après la mort de Scott, elle sert de résidence à un horticulteur puis le domaine devient propriété du ministère fédéral de l'Agriculture et la villa est utilisée successivement comme bureau et demeure du directeur de l'Institut de recherches vétérinaires, puis comme laboratoire. À cette époque, le parc est clôturé et les moutons s'y ébrouent joyeusement. À moins qu'ils ne servent de cobaye à d'affreuses expérimentations. Pauvres bêtes.

Elle est prête. L'appropriation des lieux est en chemin pour l'écriture de sa nouvelle. Fantastique et horreur, comme d'habitude, mais cette fois elle a bien l'intention de sortir des clichés du

genre. Exit Edgar Poe, Richard Matheson et autres Stephen King. Elle réfléchit pendant quelques minutes. Puis travaille pendant deux heures sans discontinuer. Quand elle relève la tête, la neige s'est remise à tomber. Elle virevolte devant la fenêtre du bureau et l'invite à sortir profiter de sa blancheur immaculée. Elle relit à voix haute son dernier paragraphe :

Peut-être que des évènements passés peuvent laisser une sorte de trace derrière eux. Non pas des traces que tout le monde peut voir, mais des traces que les personnes qui ont le « Sinning » peuvent voir. De même, elles peuvent voir ce qui ne s'est pas encore produit et parfois elles peuvent voir ce qui s'est passé il y a très longtemps. Je crois qu'un tas de choses se sont passées ici, précisément dans cette maison au cours des années, et pas toutes recommandables.

Elle est assez contente. Elle peut sortir.

Dehors, elle retrouve les joies de l'enfance, des vacances à la montagne avec ses parents. La neige qui recouvre le paysage, les bruits étouffés, les pas qui crissent et le froid qui mord. De petits nuages de fumée s'échappent de sa bouche. Oui, tout cela lui a manqué. À Rennes, il ne neige presque jamais. Et Stéphane n'aimait pas la montagne. Stéphane n'aimait pas grand-chose d'ailleurs. Il était dépourvu d'imagination. Vieux avant l'âge. Et mort avant d'être vieux.

Elle se limite au parc et aux rues adjacentes. Elle aura bien le temps de visiter la ville, elle est venue ici pour écrire. À quelques dizaines de mètres de la maison, elle fait le tour d'une grande bâtisse à l'abandon, cadénassée. Elle repense aux moutons. Aux expériences sur les agneaux. Elle frissonne.

Une heure plus tard, quand elle rentre, joues rougies par le froid, elle trouve une feuille glissée sous la porte. À l'intérieur, alarme activée, elle la déplie avec peine, doigts gelés et insensibles. C'est une vilaine photocopie d'un article de journal local. L'un des organisateurs a dû passer le déposer et elle l'a raté, c'est dommage. Elle s'adosse au radiateur du grand hall pour le parcourir. L'article relate un fait divers. Un meurtre qui a eu lieu l'année précédente dans le parc de la maison. Un homme a été retrouvé mort près du puits. Le parc a été bouclé et la maison évacuée. Un peu macabre, mais après tout elle a eu ce qu'elle avait demandé à ses hôtes : un maximum d'informations sur les crimes et délits commis à Gatineau dans les années passées. Son contrat stipule qu'elle doit s'emparer de l'histoire locale.

Quand elle relève la tête, elle sursaute. Une forme se tient immobile derrière le puits, sous le couvert des arbres, figée dans la neige. Comme celle de la veille au soir, mais il lui semble qu'elle est un peu plus proche de la maison, aujourd'hui. Blouson sombre, capuche, main dans les poches. À en juger par la stature, plutôt un homme. Une autre que Sophie serait inquiète. Mais pas elle. On ne la lui fait pas. Elle a lu des centaines de romans d'horreur et en a écrit une bonne dizaine. Le coup de la maison hantée, non. Celui de l'homme qui l'épie pour la rendre folle, non plus. Quant à celui qui ferait sortir un spectre de l'imagination malade d'un écrivain reclus, encore moins. Ces ficelles-là, elle les connaît toutes, elle en a usé et parfois abusé. C'est

juste un type qui admire la maison. Pas de quoi fouetter un chat. Ou un ourson ? Comment disent-ils par ici ? D'ailleurs à la place de l'inconnu, elle ferait pareil : la bâtisse est magnifique, et l'écriteau affiché sur la porte pour le moins intrigant : *Auteur en résidence ; veuillez cogner svp.* Cogner sur qui ? Sophie se marre. Résiste à la tentation d'aller saluer le curieux.

Les pas de Sophie résonnent étrangement dans la maison vide. Elle a l'habitude d'être seule, depuis le décès de Stéphane. Mais pas dans une maison si grande, pas au milieu d'un grand parc. Ici, les bruits de la solitude prennent une autre dimension. Mais ça ne l'inquiète pas. La vieille demeure est peu meublée, elle craque parfois, le plancher, la charpente. Et le moindre son résonne, c'est normal. Dans certains pays on aurait mis ça sur le compte du diable ou d'un esprit malfaisant.

La salle de bain comporte une baignoire du 19e siècle aux pieds griffus et lavabo à l'avenant. Devant le miroir, Sophie se dévisage. Elle se trouve une petite mine. La fatigue du décalage horaire pèse encore, elle culmine souvent deux ou trois jours après l'atterrissage. Teint blafard, yeux rougis. *Tu ressembles à un vampire, ma fille.* Elle se maquille légèrement. Pour qui, pourquoi, elle ne le sait pas. Pas pour son inconnu du soir !

Elle descend se servir un verre, se prépare une assiette de crudités, pas le courage de cuisiner. Pour meubler la solitude de son repas, elle discute avec M. Scott. Ils sont installés chacun à un bout de la grande table. Ne manque plus qu'Hortense, la servante en uniforme bien repassé, raide comme un piquet dans un coin de la pièce à attendre un ordre du maître de maison.

- On est un peu éloignés, Scott, tu ne trouves pas ? Tu ne veux pas te rapprocher ?
- ...
- Tant pis. Mais permets-moi de te dire que je te trouve un peu distant en ce moment, Scott.
- ...
- C'est depuis que la Reine t'a anobli ? Ça aurait dû te faire plaisir, pourtant.
- ...
- Ah oui, pardon, le Roi. Édouard VII. Tu sais, nous les Français, on ne maîtrise pas trop ces trucs-là, on se mélange un peu les pinceaux. Ça fait longtemps qu'on leur a coupé la tête.

Elle rit bruyamment. Scott, pas trop.



Troisième jour

Sophie s'est levée tard, engluée dans un songe étrange qu'elle ne parvient pas à chasser. Un rêve ou un cauchemar ? L'arrêt des médicaments semble lui être profitable : les mois précédents, elle avait cessé de rêver, abruti par les narcoleptiques qu'elle devait ingurgiter pour oublier que...

Ne pas penser à ça. Maintenant, ça va mieux. Ce séjour québécois est l'occasion rêvée de reprendre les rênes de sa vie. C'était un accident. Un stupide accident, rien de plus. D'ailleurs, à part la famille de Stéphane, personne ne lui a jamais rien reproché. Tout le monde connaissait sa propension à boire au-delà de toute limite raisonnable et à chercher querelle à autrui. La rixe n'a étonné personne. Qu'il soit mort à quelques mètres à peine de la maison n'a pas étonné davantage : il s'était vidé de presque tout son sang et il n'a pas réussi à atteindre la sonnette. Tout le monde, sauf le frère de son mari, Matthias. Qui lui a mené une vie infernale pendant une année entière. Et persiste à penser qu'elle a joué un rôle dans la mort de Stéphane.

Ne plus penser à ça. Ça ne sert à rien.

Elle s'est installée dans le boudoir, près du radiateur. Par les fenêtres, elle tente de distinguer le parlement. Elle n'y parvient pas. Bien que la neige ait cessé de tomber, les arbres et les bâtiments de la rue Gamelin bouchent la vue sur la colline d'Ottawa. Scott n'avait pas prévu ça, il va falloir qu'elle lui en parle. D'ailleurs, en pensant à lui, Sophie a une idée. Elle construit un mannequin sommaire avec des barres de fer dénichées à la cave, du fil de fer et des portemanteaux. Dans le bureau, elle imprime le portrait de Scott, le découpe, le colle sur la tête du mannequin. Grande barbe blanche, front dégarni, nez droit de patricien. Il a de l'allure. Elle l'installe au bout de la grande table.

– Ça m'évitera de parler dans le vide.

– ...

Assez joué. Deux heures durant, Sophie écrit. Pour la première fois depuis longtemps, les mots courent sur la page, un mélange de réalité et du rêve. Dans ce dernier, Sophie tuait un homme, mais elle ne se contentait pas de le tuer, elle le découpait en morceaux avant de le faire disparaître au fond d'un réduit. Sophie aime ce genre de vision qui la plonge dans une disposition propice à l'écriture.

À midi, satisfaite, elle arrête d'écrire. Elle relit son dernier paragraphe.

Il semblait être absolument normal et inoffensif, mais à un moment donné, au cours de l'hiver, il avait dû être victime d'une espèce de dépression nerveuse, il était devenu fou furieux. Il avait massacré sa gouvernante avec un marteau puis il avait traîné le corps dans la pièce secrète de la cave. La police pensait qu'il s'agissait de ce que les anciens

appelaient "le mal des cachots", une forme de claustrophobie qui se manifeste quand les gens sont enfermés ensemble pendant trop longtemps.

C'est pas mal. Sans le rêve, elle n'y serait pas arrivée. Elle va arrêter complètement cette saleté de médicament. C'est ça qui l'empêchait d'écrire.

Elle peut sortir désormais. Travail accompli. Le thermomètre est descendu à -15°. Elle n'est pas encore habituée. En enfilant ses gants, elle jette un coup d'œil par la fenêtre. Personne. Sur la galerie, elle manque de s'étaler sur une pierre de laquelle dépasse un bout de papier. Personne n'a cogné à la porte, pourtant. Intriguée, Sophie se baisse, attrape maladroitement la feuille pliée en quatre. À l'intérieur est tracée une seule phrase en lettres capitales : C'EST DE TA FAUTE.

Elle peste. C'est quoi ces conneries ? Si c'est un jeu, il n'est pas drôle. Elle va devoir prévenir la mairie de Gatineau. Ou les organisateurs de la résidence. L'ambassade de France ? Ça va trop loin, cette fois.

Elle reste là un instant, le regard perdu dans le vague. Les flocons de neige ont recouvert ses cils et la buée ses lunettes. Elle s'ébroue. Elle ne veut pas se remettre à penser à ce qu'elle a presque réussi à laisser derrière elle. Surtout que ça n'a aucun sens. Elle est à 5347 kilomètres de Rennes. Un océan la sépare de ce drame.

Elle marche vite, pendant une heure, au hasard. Sur le retour, un arrêt à la librairie du coin, elle achète trois thrillers d'auteurs québécois. Histoire de se mettre dans le bain. Puis rentre bien vite retrouver la chaleur de la maison. Salue le maître des lieux en rentrant

– Coucou, Scott chéri... Sophie est rentrée ...

L'ingrat ne prend même pas la peine de répondre.

Un peu de lecture avant le repas du soir. Elle s'immerge dans l'un des polars québécois. Très noir. Quand elle redescend, elle jette un coup d'œil par la fenêtre de l'escalier. L'homme est là, planté sous un arbre, près du puits, à l'écart du chemin. Un peu plus près. Cette fois, ça suffit. Elle va aller lui parler. Elle enfle son blouson à la va-vite. Mais dès qu'elle met le pied dehors, l'inconnu a déjà disparu. Étrange, ce type.

À l'intérieur, elle frissonne, malgré la chaleur de la maison.

Ils se connaissent depuis trois jours maintenant, mais Scott refuse toujours le verre qu'elle lui propose. Il reste drapé dans sa dignité de ministre.

– Je sais bien que tu as mené une vie monacale – bon, huit enfants quand même ; que tu étais un fervent végétarien et que tu fuyais l'alcool – même si ta cave était toujours bien remplie. Mais maintenant, à ton âge, tu peux t'autoriser un petit excès ?

- ...
- Et puis, je n'ai pas fait tout ce long voyage pour que tu me fasses la gueule.
- ...
- Tant pis, à cause de toi je vais encore devoir finir seule la bouteille.
- ...
- Je vais te raconter une histoire, Scottie, mais je compte sur ta discrétion.
- ...
- Ça se passe au mois de novembre 2017. Je vivais à cette période avec Stéphane, une maison charmante au bord d'un parc, près de Rennes. Nous aurions pu être heureux, mais Stéphane a perdu son travail et il s'est mis à boire. Tu imagines la suite... J'ai demandé la séparation. Ça l'a rendu fou. Vraiment dingue, tu vois. Tous les soirs, il a pris l'habitude déplorable de se planter dans le parc en face de la fenêtre du bureau dans lequel j'écrivais. Chaque soir, il approchait un peu plus. Je n'avais pas vraiment peur, mais la situation ne pouvait pas durer. Alors un soir...



Quatrième jour.

... alors un soir elle est sortie pour l'affronter dans le parc. Elle essayé de le raisonner, mais ce n'était plus possible. Il voulait revenir, il voulait retrouver sa vie d'avant, il s'énervait, il devenait agressif, elle a dû régler le problème. C'était un cas de légitime défense. Elle n'avait pas l'intention de le tuer, juste lui faire mal. Elle a frappé une seule fois avec le marteau qu'elle avait emporté au cas où. D'ailleurs elle ne l'a pas tué. Pendant longtemps, il a frappé à la porte, elle a dû mettre des bouchons d'oreille et prendre des somnifères pour ne plus l'entendre. Au matin, quand elle a regardé par la fenêtre, il était sur la pelouse. Raide et mort.

Dans la bibliothèque, Sophie s'est allongée sur le tapis en jute, les bras en croix. Elle ne parvient pas à écrire. Dans sa tête les images recommencent à s'agiter en grand désordre. Elle n'aurait peut-être pas dû arrêter les médicaments d'un seul coup. Cette nuit, elle a rêvé de Stéphane. Elle n'aurait pas dû non plus raconter cette histoire, même au fantôme de Scott.

Le deuxième message est arrivé ce matin sous la porte, alors qu'elle s'apprêtait à sortir. La même écriture en lettres capitales : IL A FRAPPÉ À TA PORTE ET TU N'AS PAS OUVERT.

Les livres de la bibliothèque sont dépouillés de leur couverture, comme si un artiste dément avait voulu les mettre à nu. Pour les rendre anonymes ? Pour les faire respirer ?

Respirer. Desserrer les mâchoires.

Elle ne comprend plus rien. Ou plutôt, elle commence à comprendre et ça ne lui plaît pas du tout. Cet abruti de Matthias l'a suivie jusqu'au Canada pour continuer à lui reprocher ce qui est arrivé à son frère, deux ans plus tôt, en France. Non seulement il ne veut pas admettre que ce n'est pas de sa faute à elle si Stéphane est devenu dingue, mais en plus il a échafaudé une folle théorie selon laquelle Stéphane, blessé, aurait tenté de se réfugier chez elle. Qui aurait refusé de lui ouvrir. Ce type est un grand malade dépourvu d'un zeste d'imagination. Et dangereux. Il l'a suivie jusqu'ici pour se venger. Il va essayer de la faire craquer. Replonger. Et après, il repartira. Ou peut-être qu'il la tuera.

Elle compte les livres pour se calmer. 10, 20, 40 livres sans couverture. Le monde est peuplé de déments. 50. Elle ne va pas se laisser faire. Ce serait trop facile. C'est lui qui aurait dû faire ce séjour en hôpital psychiatrique. Pas elle. 70. Elle doit se procurer une arme. Rapidement. Mais quoi ? La maison n'est pas le genre d'endroit où trouver une Remington. Pas de râtelier d'armes à feu, aucun sabre suspendu. On n'est pas aux US, malheureusement. 100. Une batte de baseball ? Un bâton de hockey ? La grande cheminée de la salle à manger n'est plus utilisée, mais il y a bien quelque part un tisonnier ? 107.

- Scott chéri... t'aurais pas planqué quelque chose pour moi, quelque part ?
- ...

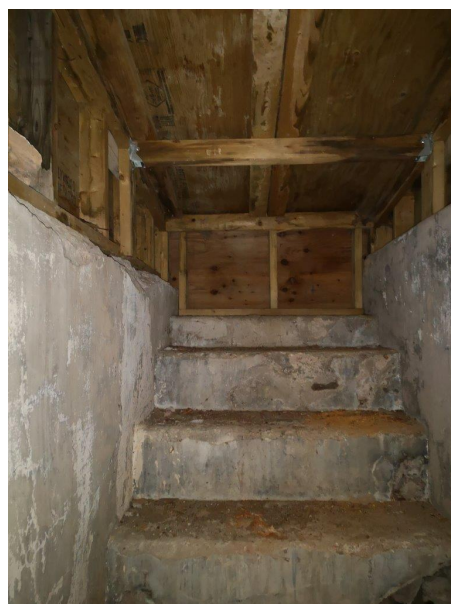
- Scottie, je sais que toi aussi tu avais le « Sinning ». Tu savais ce qui allait se passer. Tu as forcément laissé quelque chose pour moi.
- ...
- La cave, bien sûr. Merci Scottie. L'idée est excellente.

Ce soir, il s'est encore approché. Au point qu'elle pourrait presque discerner son visage maintenant, s'il n'était pas recouvert par un passe-montagne qui ne laisse filtrer que les yeux. Mais elle n'a pas besoin de distinguer ses traits. Elle les connaît.

Elle ne peut plus sortir de la maison désormais, car elle le sait là, qui la guette. Il veut sa peau. Il ne l'aura pas. La fenêtre à guillotine résiste, elle a un mal de chien à comprendre comment ça marche, puis à l'ouvrir, le bois a dû gonfler. Elle l'interpelle. *Viens ici, viens par ici. Je ne te ferai rien. On va discuter.*

Elle essaie de respirer doucement pour se calmer. Elle ferme la fenêtre. La rouvre. Cette fois elle hurle sur la forme impassible. *Je ne te ferai rien, je vais simplement te défoncer la gueule, connard.*

Faire le point. Analyser le rituel du psychopathe. Tous les matins, il lui laisse un message. Et tous les soirs, à 18 heures précises, il se campe près du puits et disparaît dès qu'elle sort. L'empreinte des pas dans la neige montre toujours le même cheminement : il arrive par le nord, vraisemblablement par la rue Gratton, ou Larose. De là, il coupe le jardin, longe le corps de logis secondaire dans lequel se trouve la cuisine, et rejoint le puits. Il passe donc à proximité de la sortie nord de la maison juste avant 18 heures.



Cinquième jour.

Sophie n'a eu qu'à l'attendre, dissimulée sous le couvert des arbres. Il a changé d'itinéraire, comme s'il avait senti sa présence. Il est arrivé par le chemin principal. Dès qu'elle a vu l'ombre s'approcher du puits, elle lui a foncé dessus, le marteau à la main.

Elle a enfoncé le bonnet pour ne pas voir le visage déformé par les coups qu'elle avait portés, encore et encore, jusqu'à ce qu'il ne bouge plus.

Pendant qu'elle lui faisait les poches, elle a lutté contre le dégoût que lui inspiraient la peau flasque et blanche, l'odeur de sang et de transpiration. Aucun papier d'identité sur lui, parfait.

Le plus difficile a été de le transporter dans la maison sans faire de traces. Elle a attendu la pleine nuit pour être sûre que personne ne la verrait. Malgré le froid, le corps n'avait pas encore atteint la rigidité cadavérique. La tête déformée ballottait de droite à gauche et les membres refusaient de suivre la trajectoire générale du tronc. Elle a mis un temps fou à le traîner jusqu'à la porte de la cave, après c'était plus facile, il a descendu les escaliers tout seul. Un dernier effort pour le mener au cachot, le pousser à l'intérieur.

Les doigts encore tremblants, les membres raides, elle reste un moment adossée à la porte de la cave, luttant pour retrouver son souffle.

Puis elle finit de coucher sa nouvelle sur le papier.



Sixième jour.

Sophie a mal dormi. Elle a surveillé longtemps les ombres du parc avant de trouver, dans un bref assoupissement, un repos peu réparateur dans lequel s'agitait un peuple de spectres.

Elle se lève tard et se force à relire sa nouvelle. La fin est mauvaise. Il faudrait la récrire, mais l'inspiration des jours précédents s'est tarie. Elle fixe le portrait de Scott. Sans les favoris et la barbe il pourrait presque ressembler à... Elle sursaute quand elle comprend d'un seul coup que dans *Richard William Scott* il y a toutes les lettres de *Matthias Chirico*.

- J'ai peut-être eu tort de te faire confiance, Scott ?
- ...
- Je vais devoir te corriger, Scott.

À 18 heures, Sophie essaie vainement de se persuader que l'ombre du jardin n'est rien d'autre que celle d'un arbre enneigé.

Il est revenu.

Incapable d'en supporter davantage, Sophie se roule en boule sur le tapis de la bibliothèque. Le silence est troublé par les livres qui ricanent.

Ils n'auront pas sa peau.

Sophie dévale l'escalier. Comme elle court vers le puits, tout se met à osciller. Le jardin, la maison, le couvert des arbres. Et c'est comme si la neige l'aspirait tout à coup.

Septième jour.

Quand Laure a frappé à la porte de la maison Fairview, elle n'a pu s'empêcher d'éprouver une certaine appréhension, sans savoir exactement pourquoi. Les ennuis s'accumulaient. L'auteur en résidence dont elle était responsable manifestait depuis son arrivée des signes de détresse. L'un de ses collègues avait disparu depuis deux jours. Pour comble, la neige avait chuté sans discontinuer une bonne partie de la nuit, avant que le thermomètre ne descende à -20 degrés.

Comme Sophie ne répondait pas, elle a poussé la porte qui n'était pas verrouillée. À l'intérieur, elle l'a appelée, deux fois, sans succès. Lorsqu'elle s'est avancée dans le hall, elle a découvert une scène étrange au fond de la salle de réception : une sorte de mannequin démantibulé au visage de papier lacéré, posé sur la chaise la plus éloignée. Elle a monté prudemment l'escalier. Dans la bibliothèque régnait un désordre inquiétant : les livres aux couvertures et aux pages arrachées jonchaient le sol. Dans le bureau, les murs étaient couverts de mots tracés au feutre noir. La même phrase, répétée des dizaines de fois en anglais et en français : *All work and no play makes Scott a dull boy - À trop travailler, Scott perd joie et santé.*

En tremblant, elle a parcouru le cahier posé sur le bureau. L'écriture soignée des premières pages se délitait peu à peu en caractères à peine lisibles.

La tête déformée ballottait de droite à gauche et les membres refusaient de suivre la trajectoire générale du tronc. Elle a mis du temps à le traîner jusqu'à la porte de la cave, après c'était plus facile, il a descendu les escaliers tout seul. Un dernier effort pour le mener au cachot, le pousser à l'intérieur.

C'est à ce moment-là qu'elle a vu la forme recouverte de neige, près du puits.

Elle a couru, dégagé le corps. C'était trop tard. Sophie n'était vêtue que d'un simple pyjama. Elle tenait un marteau à la main.

Laure a appelé les secours, puis elle s'est effondrée sur les escaliers de la galerie. Cette résidence était maudite. L'artiste invitée l'année précédente avait dû être évacuée en catastrophe au beau milieu de la nuit du meurtre. Un traumatisme dont elle s'était difficilement remise. Mais ce n'était rien à côté de la situation actuelle.

Pour la dixième fois depuis la veille, elle tente de joindre son collègue. Pas de nouvelles depuis le message de l'avant-veille au soir. *Je fais un saut à Fairview pour déposer à Sophie le livre dont nous avons parlé.* Pourquoi ne répond-il pas ?